



La Hagada par Mariacha

Raconte-moi ma liberté...

essentielle

Sommaire : Les 15 étapes du seder p. 1

MATSA – le symbole de la liberté p. 3

Réflexion autour d'une forme d'emprisonnement courante: « et si seulement » p.6

Quelques moments clés de *Pessah* p.8

Les 15 étapes du seder

Chaque année, nous nous repositionnons dans ce mouvement fondamental vers la liberté. Nous parlons évidemment ici d'une liberté spirituelle et non physique puisque grâce à D., nous ne sommes pas esclaves. Tout l'objectif de *Pessah* est de comprendre de quoi nous sommes malgré tout esclaves et de nous libérer de nos entraves qui empêchent un déploiement maximal de ce que nous pourrions être dans notre version aboutie. Il faut bien comprendre l'enjeu de ce 15 *Nissan* que nous allons vivre dans à peine quelques jours. Je suis émue d'en parler, émue aussi à l'idée de cette rencontre incroyable qui nous attend. Vous savez qu'il y a un principe permanent dévoilé au tout début de *Béréchit* quand est décrite la Création du monde. Quelques détails de ce passage nous échappent, notamment le deuxième chapitre, où il est question d'une vapeur d'eau qui s'élevait du sol *וַאֲדָמָה יִצְעָקָה מִן־תְּהוֹמֹתָיָהּ*. Ce principe renvoie à l'idée qu'il ne peut y avoir de *shefa*, d'abondance des mondes supérieurs que si nous initions un mouvement ici-bas. Les mondes supérieurs ne se déploient que si nous exprimons un désir, un effort, une envie de progression. Sans cela, nous pouvons bien attendre les bras croisés mais cela ne nous avancera pas. Cela vaut dans tous les domaines, que ce soit pour chercher un époux, un travail, une relation stable et harmonieuse avec son entourage. Un mouvement doit toujours être initié à partir de nous. Dans le langage de la *Hassidout*, en araméen, cela s'appelle *hitorerouta dil tata*, *hitorerouta dil ala*. Un réveil des mondes inférieurs induit un réveil des mondes supérieurs. Ce que je veux dire, c'est réveille-toi et agis. N'attends pas ta *guéoula* personnelle de façon passive. Cela est valide toute l'année, tout le temps, sauf un soir.

Le 15 *Nissan*, une abondance exceptionnelle vient remplir notre existence spirituelle comme physique, **quelle que soit la personne que nous sommes**. Cela intervient sans les efforts qu'il nous faut faire habituellement. Pour vous donner une image, pensez à une personne qui souhaite courir le marathon. Il lui faut s'entraîner sans relâche afin de progresser petit à petit. C'est ainsi que le monde organique, le monde de notre corps fonctionne. Dans les mondes spirituels, cela vaut également. Tu ne peux pas atteindre un haut niveau en claquant des doigts. Tout un processus doit être établi. Le soir de *Pessah*, en cadeau, *Hakadosh Baroukh Hov* vient et déploie un *shefa*, une abondance extraordinaire. Essayons de comprendre ce qui se joue ici. Pour cela, je voudrais en premier lieu passer en revue les étapes du *seder*. Le Maharal explique dans son livre *gvourot H'* que l'évolution spirituelle d'une personne s'établit en 15 étapes. Le *seder* s'organise de façon précise autour de ces quinze étapes successives que l'on a l'habitude de mentionner à nouveau dès que l'on passe à l'étape suivante. Première étape, nous citons en chanson les 15

étapes, chacun avec son rituel et son air. Ensuite, nous disons le *kiddouch*, puis nous chantons les quinze étapes dont celle qui vient d'être faite. Nous passons à la seconde étape, chantons les quinze étapes, passons à la troisième, etc. Il y a ici quelque chose de fondamental dans ce principe. En premier lieu, nous essayerons de comprendre ce dont traitent ces différentes étapes. C'est comme si *Hashem* nous donnait une directive pour nous guider hors d'Égypte, de notre Égypte évidemment. Il s'agit d'un GPS très précis en 15 étapes ; chacune étant indispensable.

Le 15 *Nissan* est appelé *leil chimourim*, une nuit gardée, réservée, depuis toujours, une nuit où l'on est visité. Le roi des rois nous rend visite, maison par maison. Comme vous le savez, le principe de maison est très important à *Pessah*, les Hébreux devaient impérativement rester dans leur maison la nuit du 15 *nissan*. H' va venir, et nous donner la possibilité de nous libérer. D'habitude, comme je vous le disais, cela requiert des efforts. Ce soir-là, c'est cadeau, encore faut-il que l'on soit apte et conscient de ce que l'on s'apprête à recevoir. Ce que j'aimerais, c'est que nous comprenions ensemble ce cadeau afin que l'on sache quoi en faire lorsqu'il nous parviendra. La condition sine qua none de la sortie d'Égypte, c'est, comme vous le savez, de s'extraire de toute sorte d'aliénation. Il ne s'agit pas ici de l'Égypte physique mais d'un emprisonnement intérieur. Nous aussi, quelques 3300 ans après, nous devons pouvoir vivre, à notre niveau, ce qui s'est manifesté pour les hébreux en Égypte. Leur bouleversement doit nous parvenir à travers toute la mise-en-scène du *seder*, avec l'ordre, avec tout le rituel de la soirée. Ce n'est pas un objectif simple que de vouloir revivre un événement aussi lointain de façon profonde. On a dit qu'il y avait quinze étapes. Le chiffre quinze n'est pas anodin. Le *dayenou* qui est dit quinze fois, et, précise le Maharal dans *Gvurot Hashem*, le quinze, est l'association des chiffres sept et huit. Le chiffre sept renvoie à l'idée de la nature, d'un monde prévisible, d'un monde qui observe des lois précises et dont il ne va pas s'écarter et le chiffre huit est le dépassement de la nature. Tout l'objectif de la sortie d'Égypte va être de sortir d'un monde dont le schéma, les certitudes et les paramètres de nos vies nous emprisonnent : l'endroit où je suis née, ma vie socio-économique, mes diplômes, ma famille, l'économie, le corona... Tout ce qui va établir des paramètres qui font que je justifie ce que je suis et ce que je **continue d'être**, doit faire l'objet d'un dépassement. Nous devons être capables de fabriquer une autre réalité de nous-mêmes. Pour cela, on va commencer par *kadech*, la première des quinze étapes. *Kadech* veut dire jette-toi dans la *kedoucha*. Ce soir se trouve un potentiel majeur donc ne fais pas des heures de philo avant de penser à ce que tu vas peut-être envisager. Il doit y avoir un élan spontané



La Hagada par Mariacha

Raconte-moi ma liberté...

Tsav, Paris, vendredi 26 mars 2021 18:54

essentielle

du bas vers le haut. Je ferme les yeux pour visualiser ce que je veux devenir, pour voir mon image idéalisée avec telle et telle étrave en moins. Autour de nous, les gens auront tendance à nous dire mais enfin qu'est-ce qui te prend ? En réalité, une forte impulsion en nous-mêmes doit nous faire réaliser que c'est le bon moment, que l'enjeu spirituel dépasse notre entendement et que donc, il convient de s'y jeter. *Ourhatz* -se laver les mains - : ce lavage un peu superficiel en début de soirée signifie que l'élan vers la *kédousha* opère un premier lavage intérieur. Même si je ne suis pas à la hauteur des objectifs que je me suis fixé dans *kadech*, cela doit m'éviter de m'identifier à mes parties sombres. Ainsi, je vais me laver de l'image que j'ai de moi-même. On a tous en tête une image de nous-mêmes, de ce qu'on est capable ou non d'accepter, de ce qu'on est capable ou non de faire. Ces mauvaises habitudes dont on s'émancipe en se lavant les mains relèvent de notre extériorité. Vient ensuite *karpas*, quand on mange du céleri. L'objectif de cette étape est de susciter l'étonnement des enfants. Plutôt que de faire *motsi* et *matsa* de suite, on mange un petit légume qui selon nos sages, est de nature à nous étonner. Parmi les quinze étapes du cheminement individuel vers un accomplissement, je m'étonne maintenant face au monde qui s'ouvre devant moi. Après m'être jetée dans la *kedoucha*, après avoir refusé de m'identifier à mes parties sombres, je m'étonne des multiples possibilités qui se dévoilent à moi.

Juste après ces infinies possibilités vient le *yahats*, le moment où l'on coupe la *matza* du milieu en deux. A ce moment, je ne sais plus à quoi réellement m'identifier. J'ai en mémoire l'image d'un certain moi-même, j'ai l'avenir qui s'ouvre à moi, me sourit et je me questionne sur ma vraie identité. L'objectif du *yahats*, de cette coupure est de ne rien nier de mon identité, ne pas être brisé intérieurement par une forme de double identité. Il ne s'agit pas de mettre une croix sur mon identité passée, au contraire, ce passé fait de moi la personne que je suis. Je suis dans un élan vers quelque chose, dans une découverte plus profonde et raffinée de moi-même. Le *yahats*, malgré la division intérieure, ne nie aucune partie de mon être. Après le *yahats* vient le *magid*, la parole. On arrive là à la partie centrale de la soirée du *seder*. D'ailleurs *Pessah* c'est *pe* la bouche et *sah* qui parle, c'est-à-dire la fonction libératrice de la bouche. Freud me permet de faire un grand raccourci : je n'ai pas besoin aujourd'hui d'expliquer combien la parole libère et combien il est nécessaire de mettre des mots sur nos réalités afin de les vivre de façon assumée. Il faut bien comprendre que la parole libère en ce qu'elle donne un sens au monde qui dépasse la matière que nous voyons. Ce qui fait de nous des êtres au-dessus des animaux, c'est la parole, *rouah memalela*, dit le texte qui traduit la création de l'homme. Par la parole, nous

sommes *betselem Elokhim*, à l'image de D. D. par sa parole est créateur et par notre parole, nous créons des réalités. De la même façon que la parole crée, elle peut détruire : c'est d'ailleurs le mot *Paro* – פרה – si vous regardez bien, les lettres sont *pe rah* - רע פה - et signifient une bouche mauvaise. Avec une bouche mauvaise, on peut détruire l'expansion d'un individu de façon dramatique mais à contrario, avec une bouche qui est créatrice, qui met des mots sur des émotions, on peut se libérer d'un nombre phénoménal d'entraves. Rappelons-nous d'un grand principe du *maguid* à savoir qu'il faut commencer par la partie négative de l'esclavage pour arriver à la libération. Il faut comprendre que nous ne sommes vraiment libres qu'en acceptant de parler de nos zones d'ombre et de manquements. A ce propos, je voudrais citer Viktor Frankl, un auteur que j'affectionne énormément, grand neurologue et psychiatre qui a vécu la Shoah et qui, à la sortie des camps de concentration a rédigé ses principes de logothérapie, l'idée étant de donner du sens à la souffrance précisément par des mots. Il évoque notamment le principe suivant : un patient est sur la voie de la guérison lorsqu'il est capable de rire de lui-même, d'avoir un certain recul vis-à-vis de ses propres failles. Dans le *maguid*, on apprend à prendre du recul vis à vis de nous-mêmes, à parler de nous-mêmes et de nos zones d'ombre. C'est exactement ça qui nous évite de nous y identifier. Le *maguid*, c'est la partie centrale.

Dans la vie, il faut parler pour se libérer. En premier lieu, il faut parler à *Hashem*. La *Hassidout* nous parle du principe de *hitbodedout* qui mériterait d'être plus connue. Nous sommes enfermés dans une *tefilah* très ritualisée avec un texte qu'on ne comprend souvent pas et qu'on récite parce qu'il le faut. De ce fait, on n'accède que rarement à l'épanchement du cœur. Lors de la *hitbodedout*, je parle dans mes mots avec H', dans ma langue en L'imaginant devant moi réellement. J'ai un *sipour*, une histoire, une story à Lui raconter. Quelle que soit ce que l'on est en train de vivre ou l'espoir du mieux qui est le nôtre, il y a ici une story à raconter à *Hashem*. Tu ne seras pas liké sur cette story mais tu sentiras qu'elle te libère réellement. On peut aussi parler à un psy, à une très bonne amie, à une sœur ou à une maman, bref à une personne aimante et bienveillante, il faut parler et mettre des mots sur son histoire. C'est fondamental pour passer à une autre histoire de soi-même. A la fin du *maguid*, on commence à réciter le début du *Hallel* – louange envers D' -, tant cette étape nous a transformé en profondeur. Après le *maguid*, il y a *rohtsa*. On se lave les mains de nouveau mais cette fois-ci en faisant la bénédiction sur ce lavage. C'est un lavage plus profond que le précédent et qui va être proportionnel à notre investissement dans le *maguid*. Plus je réussis avec *maguid* à donner de la profondeur aux mots pour sortir de certitudes, de préjugés et

d'emprisonnements, plus le *rohtsa* et sa fonction libératrice vont fonctionner.

Enfin, on arrive à *motsi matsa*. Le principe essentiel de la *matsa* à Pessah va être développé un peu plus loin en détails. A cette étape, il nous est possible de faire sortir de notre être -*motsi*- une personne qui s'est affranchie de ses emprisonnements. Puis vient le *maror* - l'amertume- qui intuitivement aurait peut être dû arriver avant *maguid* avant la libération qu'induit la parole. Tout d'un coup, voilà que l'amertume, le moment de manger les herbes amères intervient. Si après avoir été libéré par tout ce processus je peux évoquer le *maror* et son amertume, cela va me permettre d'y voir non plus un problème personnel mais universel. Je vais alors peut-être réussir à me soucier des autres et à dire tu sais moi aussi je suis passée par là et sache qu'il y a une issue à cette problématique. Par mon expérience, je vais amener les autres vers la libération. Au-delà de ça, évoquer notre *maror* après le *maguid*, c'est aussi reconnaître que le *maror* m'a rendu plus fort. On a cette capacité à pouvoir réinterpréter notre passé autrement. Plutôt que de dire qu'il y a d'un côté le négatif et de l'autre le positif, on va être capable d'y voir une unité telle qu'*Hakadosh Barouh Hou* l'a prévu pour moi. De là je vais comprendre que tout ce qui relève du *maror* de ma vie, de l'amertume de ma vie m'a permis d'être qui je suis aujourd'hui. C'est aussi la raison pour laquelle sur le plateau du *seder*, on place le *maror* au centre, entouré de symboles de *gueoula* et de délivrance : le *korban hagiga* par l'œuf, le *korban Pessah*, la *harosset*... Bien sûr qu'il y a du *maror* et une vie sans *maror* n'existe pas. Mais l'objectif est d'en faire quelque chose d'utile. On comprend ainsi que la nuit peut devenir jour et c'est d'ailleurs tout le principe de la soirée du *seder*. On fait exceptionnellement le *hallel* la nuit, parce qu'il s'agit d'une nuit où l'on voit clair. Le symbole de la nuit c'est le fait de ne pas bien voir. Je ne comprends pas les événements autour de moi, je ne saisis pas ce que D. attend de moi et tout à coup, une clarté lumineuse apparaît et je comprends à quoi servait le *maror*. Puisque j'ai compris, je vais en faire un sandwich, le *koreh*. Je vais mélanger le *maror* avec de la douceur, de la *harosset* et je vais comprendre l'unité de tout cela. Cette unité mène à une plus grande connaissance d'*Hashem*, à un meilleur accomplissement de notre personne.

Enfin, nous arrivons à *choulhan oreh*. On s'assoit et on mange. C'est non seulement le principe de l'assise mais aussi de la convivialité. Je crée des relations sociales au moment où je suis avec un co-pain, le même pain. En partageant le même pain- ou plutôt la même *matsa* !-, nous pouvons devenir copain. Je vais pouvoir avoir des relations bien plus harmonieuses avec les personnes autour de moi parce que -en prenant en considération mes amertumes et la possibilité que j'ai d'en faire

quelque chose de fertile- j'accède à un raffinement de ma personne. Là se déploie devant nous un monde exceptionnel, le monde du *tsafoun* qui est le monde de l'inconscient, tel que le définit Freud. *Tsafoun*, c'est ce qui est caché, c'est l'*afikomane* que l'on va découvrir. Est-ce que tu découvres désormais l'infini de la *neshama* cachée en toi ? Tu ne savais pas qu'il y avait tout ça en toi ? C'est magique. Je pensais être limitée, je pensais être le produit des paramètres de ma vie alors que je ne le suis pas. Nous sommes alors émus d'imaginer tout ce qui reste encore à découvrir comme potentiel en soi. Notre être n'est ni figé ni définitif, un monde infini s'ouvre devant nous ! Nous pouvons alors accéder à *barekh* – le principe de *berakha*- La *braha* c'est justement le fait d'aller puiser en soi, dans cet infini. Quand on découvre cette infinie *braha*, il ne nous reste plus qu'à remercier et louer *Hashem* : *Hallel* et *Nirtsa* qui signifie qu'on est agréé. De ce déploiement de mon être, de ces quinze étapes longues et douloureuses, qui ont parfois pris énormément de temps, on peut développer une forme d'estime de soi. Il ne s'agit pas d'un manque d'humilité mais du fait de connaître les forces accordées par *Hakadosh Barouh Hou*, de savoir qu'on est agréé et capable de pleinement réaliser notre mission.

MATSA – le symbole de la liberté :

Une des mitsvots fondamentales de Pessah est de consommer ce même pain qui a été consommé par les Hébreus lors de la sortie d'Égypte. Ce pain a été fabriqué comme on le sait dans la précipitation la nuit du 15 Nissan 2448 et depuis, nous consommons pendant toute la fête uniquement de la *matsa*. Pourquoi la *matsa* symbolise la liberté ? En préparant ce cours, je me suis souvenue de l'allégorie de la caverne. Vous en avez sûrement entendu parler comme moi en terminal en cours de philosophie. Ça remonte ... Il s'agit d'une histoire qui évoque nos entraves : des personnes se trouvent enchaînées dans une caverne. Les chaînes renvoient ici aussi aux certitudes et préjugés, à la vision tronquée et fautive qu'ils ont de leur existence. Un feu à l'extérieur leur renvoie un rayonnement qui a pour conséquence de ne rendre visible que les ombres. Cette allégorie met en relief le fait que ce que nous voyons et pensons être certain n'est que l'ombre de la réalité. A l'extérieur de la caverne se trouve autre chose. On peut tout à fait employer cette allégorie pour penser l'emprisonnement que la *Torah* nous encourage à quitter. Sors de cette prison, enlève ces chaînes, sors de ce que tu es sûre de voir et à l'extérieur, tu verras les choses sous un angle tout à fait différent. La *Torah* nous dit que le moment de sortir de tout ça est le 15 Nissan, le moment où l'on raconte la sortie d'Égypte. C'est une *mitsvah* que d'en faire le récit. Je veux préciser qu'il ne s'agit pas ici de raconter la sortie du territoire égyptien. Ici, l'enjeu est différent : c'est la sortie d'une certaine

perception du monde en faveur d'une autre. Rav Moshé Shapira explique que le monde qui se présente à nous semble tout à fait prévisible. En hébreu, cela se dit *olam keminhago oleh*, un monde qui continue à avancer selon ses mêmes principes, selon sa même conduite du monde. C'est un monde avec un système politique, avec des équations physiques et chimiques, des catégories socio-économiques, avec des enjeux, des intérêts... Tout cela s'étudie dans les universités et répond à des règles. On peut donc même faire des prévisions. Le monde fonctionne comme il fonctionne. Sortir d'Égypte, c'est justement sortir d'un monde qui se présente comme étant auto-suffisant. L'Égypte correspond exactement à ce fonctionnement, même dans sa description géographique, à travers la présence du Nil qui abreuve le territoire. C'est l'endroit par excellence où il n'était pas nécessaire de lever les yeux au ciel. Le territoire se suffit à lui-même et bouche donc l'accès à l'infini. Il n'y a aucune nécessité à aller au-delà de la frontière matérielle égyptienne. Tout y est inclus. Allons plus loin : le mot *Mitsraïm* est composé de deux mots, *metsar* et *yam* מצר - ים. Ce mot est énormément commenté notamment par le Maharal. *Metsar*, l'étranglement, *yam*, la mer, c'est-à-dire les infinies étendues d'eau qui symboliquement vont mettre mises dans un carcan, dans quelque chose d'étroit. L'infini va se contracter à l'intérieur d'un territoire.

Rav Moshe Shapira explique que la mer, l'eau représente toujours l'infini. L'eau, comme vous le savez, n'a pas de forme, elle déborde et se faufile dans tous les recoins sans rien qui ne l'arrête. C'est le principe de l'inondation : à aucun moment l'eau évite d'envahir la cuisine ou le salon. Non, l'eau s'infiltre partout. Ce principe se retrouve symboliquement à travers les vagues qui cherchent à envahir la terre. Une vague arrive et *Hashem* la casse, en lui ordonnant de rester à sa place. Une deuxième vague arrive, elle n'a pas « compris » ce qui a été dit à la première vague et essaie elle aussi d'envahir la terre jusqu'à ce qu'*Hashem* la brise également sur le rivage et ainsi de suite. Cela dure depuis la nuit des temps, encore et encore, pour nous dire que le principe de l'eau est celui de l'envahissement de tout, de l'infini. La symbolique de l'Égypte est de chercher à retirer la dimension infinie incluse dans le monde et à limiter l'existence à de l'étranglement. Cela nous évoque également la *neshama*, infinie, et mise à l'intérieur d'un corps assez étroit qui tend à la contraindre, à la faire taire en lui disant mais non, tu ne peux pas, tu n'as pas la force, tu n'as pas l'âge etc. Il va y avoir un dialogue entre quelque chose d'infini et quelque chose d'étroit qui nous emprisonne. *Metsar yam* c'est la restriction de quelque chose qui pourrait déborder à l'infini.

L'esclavage a été aboli assez récemment : souvenez-vous que Rosa Park qui refuse de laisser sa place à un blanc dans un autobus aux États-Unis date de 1955.

J'étais choquée à l'idée qu'il existait encore une telle ségrégation en 1955. Comment fait-elle pour sortir de l'histoire qu'on lui a raconté, pour sortir de l'idée qu'elle est noire et qu'elle doit vivre dominée et soumise ? Elle fait un *ma nishtana*. Elle ose **poser une question** : à quel titre ? pourquoi ? qui a dit que ça devait être comme ça ? et si ça pouvait être autrement ? dans l'Antiquité on naissait esclave et on mourrait esclave. On a quelques belles histoires aujourd'hui de personnes qui naissent dans un milieu socio-économique modeste et qui font fortune. Ça reste néanmoins encore assez rare. La plupart du temps, on laisse sa vie être la continuité de ce qu'elle a été et de ce qu'a été celle de sa famille, de ce qu'on a connu jusque-là. Le principe de la sortie d'Égypte c'est de réaliser qu'au contraire rien n'est écrit, rien n'est définitif. Lors de la sortie d'Égypte, il y a ce monde de l'Égypte qui est verrouillé, qui ne permet aucun accès à l'infini et on sort vers un monde qui ne répond plus à aucune des lois de la nature. L'eau n'était pas naturelle, le pain non plus et les nuées protectrices fournissaient une climatisation permanente. On est sorti d'un monde qui fonctionne selon des équations répétitives et prévisibles pour aller vers un monde dans lequel tout est possible. Pour nous aussi il s'agit de sortir d'un monde et d'une vie prévisible, où l'on est sûr de savoir ce qu'il va se passer demain, la semaine prochaine, au prochain entretien d'embauche, quelle sera notre salaire ou encore la situation de notre *shalom bait*. Quel emprisonnement que de s'y faire et quelle tristesse que de se suffire d'une vie égyptienne ! C'est ainsi qu'on se conforme aux moules que nous tend a priori notre situation : le moule de la divorcée, de la célibataire, du chômeur. La représentation que l'on s'est faite de notre existence finit par devenir notre existence, 'c'est comme ça, il faut accepter sa situation' va-t-on se justifier. *Pessah*, c'est l'idée contraire, c'est l'idée que tout est possible et qu'il n'y a aucune raison de perpétuer une situation. Nous allons maintenant tenter de comprendre le symbole de la *matsa*.

Cette fête-là se nomme *hag hamatsot*, la fête des *matsot*. En quoi la *matsa* est-elle symbole de liberté ? Pourquoi est-ce la *matsa* qui définit ce que c'est que d'être libre ? Première idée qu'évoque le Rav Jessurun: la *matsa* s'appelle également *lehem oni*, le pain pauvre, le pain de la misère et non le pain qui rend pauvre comme certains le disent aux vues de son prix aujourd'hui... On oublie de le dire, on croit que c'est le pain que l'on a pétri bien vite avant de partir mais c'est en fait également le pain que l'on mangeait pendant deux-cents ans en Égypte. C'est le pain des esclaves. Vous croyez

qu'on avait le temps de faire lever la pâte ? de faire des brioches ? Pendant deux-cents ans, ce pain faisait pitié, on le voyait comme le pain de l'esclave jusqu'à ce qu'on réinterprète l'histoire. Ce pain qui symbolisait pendant si longtemps quelque chose de négatif, d'obscur va être désormais mangé parce que nous avons été libérés en un claquement de doigt, en une étincelle. On n'a pas eu le temps d'attendre : c'était le moment. En réinterprétant la *matsa*, on signifie que rien n'a une signification absolue et que tout dépend de notre interprétation. Ce pain que tu détestais tant peut devenir ton pain préféré une fois que tu as réinterprété ton histoire. Je voudrais vous livrer cette autre explication de *rav* Moshe Shapira. La *matsa*, est une recette de cuisine basique, impossible à rater. Je regrette qu'on ne fasse pas nous même nos *matsot* à la maison parce que je pense qu'on sentirait encore plus ce goût de liberté. C'est de la farine, de l'eau et à la seconde où tu as étalé, tu enfournes. La réalité, c'est qu'une *matsa* met deux minutes à être préparée. Ce qu'on dit ici c'est que la *matsa*, ce n'est que de l'eau et de la farine. Or le *hametz*, n'est autre que de l'eau, de la farine et ... du temps !!! Tu laisses, tu attends. Ce qui est incroyable c'est que le goût sera très différent alors que ce sont les mêmes ingrédients. Ça aura le goût de la baguette ou de la brioche si tu y as ajouté du sucre. En d'autres termes, **attendre crée un goût différent**. Attention, nous parlons ici d'attendre avant d'agir et non pas de la *midda* de la *savlanout*, de la patience qui est l'attente positive, patiente, pleine de *emouna*, que ce soit pour un mariage, la fin des études ou toute autre réalisation. La *savlanout* c'est être capable d'attendre sereinement que quelque chose qui est par définition hors de notre portée arrive. Le principe du *hametz*, quant à lui, c'est attendre alors que l'on pourrait agir immédiatement. Je pourrais agir mais à la place, j'attends. C'est comme quand on dit à nos enfants de ranger leur chambre et qu'ils répondent 'attend', ce qui veut en fait dire non. Comprenons en quoi le temps crée un goût différent.

Toute la fête de Pessah est imprégnée de la notion de temps, de *zman*. La première *mitsvah* à faire avant de sortir d'Égypte est *hahodesh aze lahem*, la sanctification du nouveau mois. On doit avoir un rapport au temps différent des autres nations. *Shana* c'est une année et le mot vient de *leshanen*, répéter. Une année se répète inlassablement. *Hodesh*, c'est *hadash*, nouveau. Quelque chose de neuf apparaît. On n'est plus dans la continuité d'un processus mais dans quelque chose de radicalement neuf. Le mot *zman*, temps, vient du mot *hazmana*, une invitation. La plupart des gens pensent à tort que le temps est quelque chose de vide qu'il s'agit de remplir. La phrase qui à mon sens symbolise le plus l'esclavage est cette expression française : tuer le temps. Ça me semble être le pire

meurtre au monde ! L'univers des loisirs est là pour tuer le temps quand on ne sait pas quoi en faire. *Hazmana*, c'est une invitation à fabriquer la seconde qui vient. Quand tu envoies une invitation à un mariage, tu invites la personne à remplir le temps indiqué sur la carte parce que tu y as écrit. C'est une invitation à créer un futur dans ce temps-là. Ce qu'il faut donc bien comprendre c'est que le temps est une chose que l'on fabrique en permanence. Le meilleur exemple que donne R' Moshe Shapira pour expliquer ce principe du temps est le suivant : quand on observe le monde autour de nous, il nous paraît continu. Il y a une existence qui se déploie et continue d'exister, semble-t-il. Or cette idée est une vue de l'esprit. Prenons un exemple, afin de bien comprendre que le monde est une continuation de lui-même. Représentons-nous de la cire et une flamme qui brûle et qui est une énergie, comme toute chose. Quand je regarde la bougie, il me semble qu'elle brûle depuis une heure. En réalité, la flamme d'il y a une demie seconde n'est pas la flamme de maintenant. La flamme d'il y a une demie seconde a brûlé un carburant qui n'est plus là. La flamme existe parce qu'elle brûle du carburant en permanence. Pensez aux tous débuts du cinéma : c'était pleins d'images juxtaposées les unes aux autres pour faire bouger la main d'un personnage d'un millimètre et donner une impression de mouvement. Le temps juif, c'est ça. *Hashem* fabrique du temps, une création de chaque instant. Aveuglé, on y voit une continuité. Allons un peu plus loin. La *matsa* est le symbole d'un objet que le temps n'endommage pas. Le temps est le produit de lui-même. Si je le laisse, il continue d'agir, comme dans le processus de fabrication du pain. La *matsa* sort au contraire de ce diktat-là, de cette vision erronée de notre existence selon laquelle le monde n'est qu'une continuité de lui-même. Nous brisons cette impression de continuité permanente. L'eau et la farine vont cuire immédiatement. Le *hametz*, en nous donnant une impression de continuité, est le plus grand mensonge qui soit. La *matsa* au contraire, symbolise l'idée que chaque instant est une nouvelle création. C'est cela qui nous donne la possibilité d'être libre. C'est pour ça aussi que le premier des dix commandements définit *Hashem* comme *asher otsetiha mé erets Mitsraïm*, c'est Moi qui t'ai sorti d'Égypte, qui t'ai sorti de la perception d'un monde qui n'est qu'une continuité de lui-même vers un monde de création permanente. Il s'agit ici de sortir d'un monde mensonger avec la conscience que chaque seconde est une nouvelle création. Je suis moi aussi nouvelle, je ne suis pas le produit des paramètres autour de moi, je suis moi aussi une nouvelle création et je peux donc moi aussi sortir de tous ces emprisonnements. À travers la *matsa*, nous pouvons nous extraire de toutes les représentations erronées que nous avons de nous-mêmes -la célibataire, la divorcée, la colérique etc- pour devenir créatrice du futur et non

pas le produit de mon histoire. La *matsa* est vraiment le symbole de la liberté d'être qui je veux et peux être. Rav Shapira cite un verset de *Ishaïa*, dans le 58^e *perek* : *hen lariv houmatsa tatsoumou-* תְּצַוֵּנוּ וּמִצְדָּה לְרִיב הֵן. De ce verset, nous apprenons que le mot *matsa* est synonyme de *riv*, de la dispute. La *matsa* c'est le fait d'être en dispute. A travers la *matsa*, on est effectivement en désaccord avec ce que le monde nous montre. Le monde n'est pas la continuité de lui-même et la *matsa* est l'expression de mon désaccord. Une fois qu'on a dit au monde notre désaccord, que nous ne sommes pas déterminés par notre histoire, que nous ne sommes pas l'esclave du regard que porte le monde sur nous une fois qu'on s'est bien disputé avec le monde, pendant huit jours, on peut manger de nouveau du *lehem- du pain*. *Lehem* vient de la racine *milhama*, la guerre. On fait la guerre quand on essaie de conquérir un territoire. Une fois que je me suis positionnée face au monde et que j'en ai refusé l'illusion, une fois que je suis dans la réalisation de moi-même, je peux manger du *lehem* de nouveau. On aura alors réussi à conquérir l'espace univers qui nous ment et s'y établir en se disant libres. En racontant *yetsiat Mitsraïm* à nos enfants, nous devons leur livrer le message du dernier Ramban de Bo : les *nissim*, les miracles de la sortie d'Égypte n'ont pour but que de susciter notre interrogation concernant le fonctionnement du monde créé par D'. Les miracles sont là pour nous rappeler que **tout est miracle** mais caché derrière les équations d'un monde qui semble continuer tranquillement son cours. En réalité, il y a de nouvelles créations à chaque seconde. Je vous souhaite de réussir à passer les quinze étapes du *seder*, à être dans une libération totale, à bénéficier des étincelles de *kedoucha* qui se trouvent dans le monde cette nuit de 15 *Nissan* et d'en sortir avec un accomplissement de vous-mêmes plus abouti que jamais.

Réflexion autour d'une forme d'emprisonnement courante : « et si seulement »

Toute l'année, un processus lent doit nous permettre d'accéder à une vision plus claire, plus clairvoyante de nous-mêmes. On doit aussi réussir peu à peu à envisager un avenir qui ne serait pas la reproduction du même en permanence. Mais ce soir-là, le 15 *nissan-* est porteur d'un potentiel particulier et nous nous devons de profiter de ce potentiel. Pour saisir cette force de liberté qui traverse l'univers ce soir-là, je voudrais m'arrêter sur un élément de la *Hagaddah* et voir en quoi il est évocateur de cette notion fondamentale de *herout*, de liberté. Cet élément est tiré d'un passage que l'on chante généralement, le fameux *dayenou*. Tout le monde aime entonner ce *dayenou* ! Pourquoi est-il symbole de liberté ? Littéralement, *dayenou* veut dire cela nous aurait suffi. C'est un chant qui a été écrit sous la forme de quinze strophes. Le chiffre quinze comme les 15 étapes du *seder*. Ces strophes rapportent l'histoire de la

sortie d'Égypte sous une certaine forme. La sortie d'Égypte est retranscrite en quinze étapes successives qui sont citées une à une, comme si chacune aurait pu se suffire même sans arriver à l'aboutissement ultime, à savoir arriver en Israël, construire le temple et y servir D. Prenons l'exemple d'une strophe : si Tu nous avais juste ouvert la mer pour que l'on passe et que Tu n'avais pas refermé la mer sur les égyptiens, cela nous aurait suffi. Réfléchissons un instant : est-ce que ça nous aurait vraiment suffi ? Si D. nous avait permis de passer entre les flots, sur la mer bien sèche, en sécurité, mais que les égyptiens n'avaient pas été noyés ? Les égyptiens ne se seraient sûrement pas arrêtés, ils nous auraient poursuivi et certainement décimé. Qu'est-ce que ça signifie de dire que cela nous aurait suffi ? C'est bien parce que la mer s'est refermée sur les égyptiens que nous avons été sauvés ! C'est bien parce que nous avons eu la manne que nous avons survécu au désert ! Et ainsi concernant chacune des strophes ! Qu'est-ce que veut dire ce *dayenou* ? Revenons à ce chiffre quinze. Rappelons-nous qu'il y a aussi quinze étapes successives dans le *seder* de *Pessah*, depuis *kadech* jusqu'à *nirtsa*, les chants de la fin, le moment où nous sommes agréés. Le chiffre quinze, explique le Maharaï, a une signification importante. C'est l'association des chiffres sept et huit. C'est avec le chiffre sept que le monde a été créé, c'est un chiffre qui évoque tout ce qu'il y a d'intelligible, tout ce qui répond à une nécessité dans le monde. D. y répond à travers la forme d'équations strictes et rigoureuses que nous pouvons analyser et étudier. Le monde a été créé en sept jours, il y a sept couleurs dans l'arc-en-ciel, sept notes de musique etc. C'est vraiment le chiffre de la nature, du monde observable et quantifiable. Le chiffre huit, lui, est le dépassement de ce vers quoi peut tendre notre esprit cartésien. Ce sont notamment les fameux huit jours de *Hanouka*, c'est le chiffre du miracle, de l'impossible, de ce que l'on ne peut pas atteindre. Sept et huit, ensemble, quinze, que sont-ils ? Observons ce chant de *dayenou* qui dit *ilou*, si seulement ., *velo*, et qu'il n'y avait pas eu la suite, *dayenou*, cela nous aurait suffi. Rappelons-nous également que l'homme doit absolument se percevoir *keilou*, **comme s'il** sortait d'Égypte. Il doit se représenter lui-même comme n'étant pas aliéné, que ce soit à une société, à du qu'en dira-t-on, à sa propre image ou autre. Il n'y a à mon sens pas de plus grande prison que le mot *ilou*, si seulement. Ce terme vient justifier toutes nos failles, tous nos échecs et tous nos manquements. *Ilou*, si seulement j'avais rencontré la bonne personne, si seulement j'avais fait le bon choix, si seulement j'avais fait des études qui me plaisent, si seulement j'avais su gérer ma colère, si seulement j'étais né dans une autre famille etc. Avec ce si seulement, on ne peut qu'être emprisonné et justifier nos manquements. La phrase de

Pessah sera donc plutôt *keilou*, comme si et non pas *ilou* – si seulement. Peut-être que tu regrettes des choses, *ilou*, mais alors **fais comme si**. Et si tu arrivais à te délier de ton emprisonnement mental ? Et si tu arrivais à faire *keilou*, comme si tu avais reçu ce dont tu as besoin. Est-ce que tu arrives à faire comme si, afin de goûter à la liberté ? Ce chant réhabilite le mot *ilou* en disant : si tu nous avais seulement ouvert la mer sans engloutir les égyptiens, *dayenou*, cela aurait suffi. Nous sommes des êtres pour lesquels rien ne suffit jamais, parce que nous ne sommes satisfaits que si la situation correspond à notre fantasme d'idéal. Nous ne sommes satisfaits qu'une fois arrivés à la destination finale souhaitée. Nous avons bien sûr tous en tête ce qu'est un couple réussi, une situation professionnelle réussie, ce qu'est une famille harmonieuse et nous sommes rarement capables de dire *dayenou*, ça me suffit, je suis contente de l'intervention observée d'H' dans mon existence. En général on dit plutôt qu'on aurait espéré, qu'on aurait souhaité, plus, autrement, différemment, mais puisque ce n'est pas le cas, je peux justifier mes failles, mes tristesses et mon manque d'*emouna*. Voilà que juste le soir du 15 *Nissan* -tiens, encore le chiffre quinze- on a cette clarté, cette clairvoyance de se dire que si on pouvait compartimenter les différentes étapes de notre vie en plusieurs petites étapes, chacune relevant d'une intervention de D', on pourrait s'extraire de la frustration qui nous habite et dire *dayenou* ! on découvre alors que l'on a bénéficié d'une étape avec une avancée, *ilou*, qui correspond à un pas en avant, puis il y a eu un '*velo*', qui correspond à un frein rencontré dans notre objectif initial, qui a produit en nous une progression nécessaire.

D'ailleurs dit Rav Fohrman, *ilou* contient exactement les mêmes lettres, *aleph lamed vav*, אלו, que le mot *velo*, ולו, pris à l'envers. Il y a donc une sorte de mouvement en avant, si seulement telle situation pouvait se produire, *velo*, mais elle ne se produit pas complètement. Elle s'est peut-être produite à moitié cela dit, mais enfin je ne suis pas arrivée à destination finale. Quelle est alors ma vision de cette partie-là, de cette moitié ? est-ce un élément qui m'a permis d'évoluer bien que n'ait pas abouti totalement ? je suis arrivée à un frein mais quels mots vais-je choisir de poser sur cette expérience ? et si ce frein était là pour me permettre de déceler en moi des nouvelles ressources ? Si toutes ces parties morcelées de notre existence étaient telles des marches qui permettent de se hisser vers des hauteurs ? Les freins auxquels nous nous heurtons seraient alors représentés par la contre marche. Le frein (*vélo* ...) est ce qui nous permettrait de poser le pied sur la marche suivante ? ainsi cet événement, à priori désagréable, est ce qui pourrait nous permettre d'accéder à une marche supérieure, à une compréhension plus raffinée et aboutie ? et si tous les

'*vélo- אלו*' de notre vie, ces freins, n'étaient que des contre marches qui nous permettaient d'avancer et d'évoluer ? C'est alors que l'on a la lucidité de visualiser la somme des 'petits bouts' de délivrance qui nous parviennent. Nous avons, à priori, une vision absolue du monde, nous avons envie d'arriver au chiffre quinze, d'arriver à la fin du *seder* avec une résolution totale de tout ce qui nous est pénible. Le chiffre quinze, ce n'est pourtant jamais que le chiffre sept qui signifie je comprends, il y a là quelque chose qui relève de mon entendement associé au chiffre huit, qui signifie je ne comprends plus, ce fameux frein, cette fameuse contre marche à mon existence. J'ai fait un pas en avant, j'ai compris, c'était logique mais tout à coup, je ne comprends plus. Je ne comprends pas pourquoi cet entretien d'embauche n'a pas abouti, pourquoi mon envie de créer du *shalom* n'a pas été percue. J'ai accès à une délivrance partielle, pas totale, mais sommes-nous capables de percevoir cela ? Le soir du *seder*, nous en sommes capables grâce à cette clarté, cette capacité de voir qu'entre le moment où nous étions esclaves et le moment où nous arrivons en Israël avec le temple, il n'y avait que des petits morceaux de délivrance mis bout à bout associés à des épreuves incompréhensibles. Les égyptiens à notre poursuite, la mer devant nous, la faim, la soif... Le moment où l'on dit à Moïse que l'on a faim, qu'on n'a plus de galette à consommer, la difficulté et l'incompréhension sont ce qui nous permettent de recevoir la manne. C'est ce qui nous a permis d'accéder à un autre niveau de compréhension du monde. De bout en bout, délivrance après délivrance, nous arrivons à une délivrance totale bien que ce soit, il est vrai un processus qui prend du temps, qui exige de nous intelligence et finesse, ainsi que la possibilité de se voir soi-même autrement que ce que l'on croit être.

Finalement, ce splendide chant de *dayenou* nous fait comprendre que chaque petit morceau, chaque épreuve de notre vie était une chance, une possibilité, une fenêtre ouverte pour sortir d'une forme d'aliénation de l'existence. On avait besoin de chacune de ces étapes pour créer la délivrance totale. Je souhaite que ce mot de *dayenou* retentisse tout au long de l'année à nos oreilles. Que l'on ne soit pas dans la frustration, dans le manque, que l'on puisse voir combien on est accompagné, que D. était avec moi et que je me situe dans une forme de dialogue avec Lui, que ma vie ne résulte pas d'un hasard mais s'inscrit dans un programme bien clair où D. m'emmène d'un point à un autre. Cet autre point sera un aboutissement, une réalisation, un épanchement et une expansion de ce que nous sommes. Prions pour être accompagné de ce *dayenou*, sachons faire de ce 15 *Nissan*, un *keilou*, comme si, pour sortir de nos représentations erronées de nous mais aussi des autres afin de devenir une meilleure expression de nous-mêmes. Je nous souhaite de retirer

le *hametz* physique comme spirituel de nos vies et que nous nous retrouvions l'an prochain à Jérusalem !

Quelques moments clés de Pessah

Je vous propose de passer en revue les moments clés de *Pessah* afin de bien comprendre les enjeux.

Sréfat hamets

Je vais commencer avec le moment où l'on brûle le dernier *hametz* que l'on possède. Cette année, ce sera exceptionnellement vendredi. Il nous en restera toutefois un tout petit peu de façon à faire *motsi* lors des repas de *shabat* et on prendra soin de mettre le *hametz* dans un sachet plastique bien hermétique pour éviter qu'il ne s'émiette. Comme vous le savez, le *hametz* symbolise toutes les entraves de nos vies, le *yetser ara*, le mauvais penchant ainsi que tous nos blocages et manque de *Emouna*. Symboliquement, le brûler, c'est signifier qu'on ne veut plus de tous ces éléments qui nous empêchent de nous déployer au maximum. En plus de ces dix petits bouts qu'on va cacher, trouver puis brûler, j'ai lu au nom du *H'ida* qu'il pouvait être utile d'écrire symboliquement sur le papier qui enveloppe le *hametz* tout ce que l'on voudrait voir disparaître : de la rancune, de la colère, des paroles blessantes etc... C'est la seule fois de l'année où l'on peut prier sur quelque chose qui relève du passé. A travers le texte que nous récitons, nous disons à *Hashem* : si jamais il reste du *hametz*, fais comme s'il n'y en avait plus !

Après, il va y avoir *shabat*. Je précise qu'à partir de 10h20 le samedi matin, on ne peut plus consommer de *hametz* et on ne peut pas encore consommer de *matsa*. Après la sortie des étoiles de *shabat* vient l'allumage des bougies de *Pessah*. On entre alors dans le 15 *Nissan*, un moment de grande connexion entre D. et son peuple. En allumant les bougies qui symbolisent la *neshama*, la vraie pureté de l'humain se dévoile. C'est le moment par excellence de prier pour nos enfants. Que nos enfants puissent à leur tour raconter à leurs enfants qui raconteront à leurs enfants ... et qu'ainsi la chaîne de transmission puisse continuer. C'est le moment aussi de se figurer une vie sans chaînes et sans entraves.

Immédiatement après, on prépare le plateau du *seder*, la *keara* dont on ne pouvait pas s'occuper avant à cause de *shabat*. קערה en hébreu renvoie au mot רקיע - le Ciel. Les 7 Cieux sont ouverts au-dessus du plateau agencé pour le *seder*. Je suppose que c'est pour cette raison que dans certaines cultures on a l'habitude de faire passer le plateau du *seder* sur la tête des convives afin de susciter une abondance de brahot qui se déverseront directement sur chacun grâce au plateau au-dessus duquel les Cieux sont ouverts. Au milieu du plateau se trouve le *maror*, les herbes amères et tout autour des symboles de délivrance. C'est une façon d'espérer que le *maror* qui fait partie de la vie se perde dans la délivrance. Autour,

on mettra l'œuf, l'os d'agneau en souvenir du *corban*, le *carpas*, le céleri, et *hazeret*, d'autres herbes amères. Il y a ensuite la prière de *arvit* et je précise que c'est le seul jour de l'année où on dit le *hallel* en pleine nuit. Cette prière qui remercie *Hashem* de tous Ses bienfaits ne se dit normalement que de jour. Symboliquement, on dit le *hallel* lorsque l'on voit clairement la présence d'*Hashem*. La nuit symbolise l'inverse mais cette nuit, moment où D. se dévoile pleinement, nous faisons le *hallel*.

Juste avant de faire le *kiddoush*, on mentionne les quinze étapes du *seder* que l'on chantera aussi à chaque étape du *seder*. Ce soir-là, nous traversons ces 15 étapes pour atteindre un niveau de grande pureté. On peut passer du niveau le plus obscur, l'Égypte, au plus extraordinaire, à savoir le temple et Jérusalem.

Ourhatz, se laver les main, *karpas*, manger le céleri qui a pour objectif de susciter l'étonnement puis *yahats*, couper la *matza* du milieu. Il y a trois *matsot* sur le plateau du *seder* qui symbolisent le Cohen, le Levi et Israël. Celle du milieu est coupée en deux. La grande partie est dérobée par les enfants qui vont aller la cacher pour en faire l'*afikomane*. Cette *matsa* contient en elle d'infinies *brahot*. Couper la *matza* en deux renvoie à un événement lors de la sortie hâtive d'Égypte. Tous n'étaient pas bien organisés, on partageait alors sa *matza* avec les autres. Ce pain, *lehem oni*, est un pain de *hessed*, un pain qui fait parler, qui est distribué à l'autre. L'acte de *yahats* symbolise l'amour au sein du peuple d'Israël.

Maguid, c'est la plus grande partie de la soirée, c'est la *Hagaddah*. On raconte l'histoire de la sortie d'Égypte dans notre langue à nos enfants. On raconte notre délivrance et combien nous sommes aimés par *Hakadosh Barouh Hou*. *Maguid* commence par un petit texte en araméen où l'on montre la *matza* en disant *ha lahma ania*, voici le pain de misère que nos ancêtres ont mangé. On dit ensuite que tout celui qui a faim vienne et mange. Nos sages expliquent qu'à ce moment-là, nous nous adressons aux anges convoqués par D. Regardez, comme mes enfants, 3300 ans après les faits, racontent encore la délivrance. Les anges sont impressionnés par le *seder* parce que, rapporte *rav Friedman*, nous racontons cette histoire avant minuit, avant l'heure historique de la libération, *hatsot*. A ce moment, on était encore esclave physiquement, mais déjà libre spirituellement. L'agneau pascal, qui était aussi une divinité pour les hébreux pétris d'idolâtrie égyptienne, avait déjà été sacrifié. La liberté spirituelle arrive en amont de la liberté physique. Les anges sont impressionnés parce qu'à l'heure où l'on n'est pas encore libre physiquement, on est déjà assuré de cette liberté.

Un autre grand moment est celui de *ma nishtana*, la question posée par le plus jeune des enfants : qu'est-ce qui est différent cette nuit ? D'après rabbi Nahman de Breslav, poser cette question peut balayer toutes les questions insolubles de nos existences. Passons au moment de citer les dix plaies d'Égypte. On verse un peu de notre coupe de vin pour chaque plaie. D'après le Ari Hakadosh, cette gestuelle retire réellement les oppressions de notre vie. Il y a dix formes d'oppression dans la vie d'un individu. Ce qu'on enlève, il faut le jeter !

Motsi matsa : on va manger de la matsa ce qui est une *mitsvah*. On s'accoude en signe de liberté et on mange cette *matza* qui devient *mitsvah*. On fait le plein d'*emouna* pour l'année. Il n'y a qu'un petit *vav* qui sépare les mots *mitsvah* et *matsa*. Ce *vav*, même dans sa graphie, symbolise le lien des mondes inférieur et supérieur. Ce lien se fait en nous quand l'eau de la *matza* entre dans notre corps, et devient *mitsvah* et vient réparer la division qui a eu lieu le deuxième jour de la Création. Lorsque D. a séparé les eaux supérieur et inférieur, les eaux inférieurs étaient offensées de n'être qu'en bas. D. les a rassurés en leur disant vous servirez à faire des *matsots* et deviendrez alors des eaux supérieures. C'est un moment plein de *tefilah* et de *kédousha*.

Maror, on mange les herbes amères. *Koreh*, les herbes amères se mangent avec du *harosset* pour montrer que toute amertume s'adoucit. L'importance de cette nuit c'est de donner du sens aux amertumes de nos vies pour aller vers la *gueoula*.

Choulhan oreh, le repas. *Tsafoun*, qui signifie ce qui est caché, est le moment tant attendu des enfants. C'est grâce à cette étape que les enfants se maintiennent éveillés si tard. Quand j'étais petite, mon papa, une bougie à la main allait à la recherche de l'*afikomane* et à l'issue de cette recherche, on pouvait négocier des cadeaux extraordinaires. *Tsafoun*, c'est négocier des cadeaux avec D. Qu'est-ce que c'est que cette *afikomane*, cette dernière *matza* après laquelle on ne mange plus rien ? Le soir du 15 *Nissan*, bien avant la sortie d'Égypte, Rvika entend que son mari Isaac va donner une bénédiction à son fils Essav qu'il pense être à la hauteur. Rivka qui y voit une erreur demande à Yaakov d'aller chercher deux petits chevreaux, *shnei gdaye izim*, d'où le fameux *had gadia*. Elle en fait un plat que Yaakov porte à son père. Il reçoit ainsi une *braha* exceptionnelle. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on fera *birkat atal* le lendemain, la bénédiction sur la rosée. Quand Essav rentre épuisé de la chasse et réalise que son papa a déjà béni son frère, il dit papa, montre-moi la *braha* de mon frère. D'après la

Hassidout, son père lui montre l'*afikomane*. L'*afikomane* est une *braha* que l'on exige de recevoir de D. parce qu'on a vécu toutes ces années de *galout*, d'oppression et parce qu'on est son peuple chéri. Au moment où le chef de maison distribue des morceaux de l'*afikomane*, c'est l'occasion de faire des bénédictions personnalisées qui accompagnent cette *afikomane*.

Juste avant le *birkat amazon* on dit *shvoh ramatha al goyim*, déverse ta haine sur les nations qui nous détestent. Ce moment correspond au moment où Essav veut se venger de Yaakov. On prie pour être protégé de toutes ces forces qui nous empêchent d'exister comme peuple d'Israël. Le *Hallel* comme je vous le disais est le moment de remercier *Hashem* de ses bienfaits. *Nirtsas*, les chants, ce n'est pas une partie en plus. De grands secrets s'y trouvent. Je m'arrête juste sur la chanson *had gadia*, un petit chevreau. La brebis parmi les soixante-dix loups renvoie bien sûr à Israël. Que mon papa m'a acheté pour deux sous, les deux sous correspondent à *naasse* et *nishma* tel que nous avons dit au mont Sinaï. Le père est *Hashem* qui dit *béni behori Israel*, mon fils, mon aîné Israël. Une fois qu'on a parlé de cette petite brebis achetée pour deux sous, il est question de toutes les forces qui veulent s'abattre sur Israël : le chat, le chien qui mange le chat, le bâton qui bat le chien, le feu qui dévore le bâton, l'eau qui éteint le feu, la vache qui boit l'eau puis le boucher et le Satan. Le chien et le chat renvoient aux nations qui nous veulent du mal ; le bâton est la rigueur, *midat hadin* dans le monde ; le feu correspond au feu qui a consumé nos deux temples ; la vache représente le taureau qui encorne et fait du mal (un des 4 *avot nézikim* donc une des 4 façons de faire du mal à quelqu'un); le boucher est la force du mal par excellence ; le Satan, l'envoyé de D. qui met des forces négatives dans le monde. Ce qui est extraordinaire dans ce chant, c'est que ces éléments sont désunis : chacun veut consommer l'autre et c'est ce qui fait que le peuple peut survivre. D'après nos sages, nous avons été dispersés dans le monde pour permettre notre survie. Comme on le dit dans la *Hagaddah*, *ki lo ehad bilvad*, il n'y a pas un endroit où nous avons été tranquilles mais ce n'était jamais en même temps, de façon à nous permettre de survivre. Ce chant montre qu'à la fin, même le Satan est annulé par D. pour laisser le peuple d'Israël régner en toute souveraineté, sur sa terre et avec le troisième temple. On finit ainsi la soirée du seder. Le moment le plus important de cette soirée est *hatsot*, le milieu de la nuit, qui à Paris aura lieu à 12h55. On ne débarrasse pas, on ne dort pas, on ne se raconte pas sa vie à ce moment-là. A ce moment précis, nous bénéficions de la visite de D. lui-même. C'est le moment de prier le plus sincèrement possible. D'après le rabbi de Rouzine, *toute personne verra à hatsot combien ses mots deviennent limpides et demandera des choses que jamais il ne pensait demander*. Rabbi de Izbishé dit qu'à ce moment-là, notre bouche n'est

La Hagada par Mariacha

Raconte-moi ma liberté...

Tsav, Paris, vendredi 26 mars 2021 18:54

essentielle

jamais aussi pure. Nous avons bu et mangé de la *mitsvah*, nous avons parlé de la sortie d'Égypte, notre bouche n'a fait que des *mitsvots* et nous pouvons donc

atteindre des niveaux exceptionnels à *hatsot*. Que la nuit de *seder* soit extrêmement libératrice, qu'*Hakadosh Barouh Hou* nous enlève toutes les difficultés, les doutes, les entraves pour nous permettre de nous rapprocher de Lui mais aussi de ceux qui sont autour de nous. *Leshana haba bi Yeroushalaim abnouia* !
L'an prochain à Jérusalem!!

Mariacha Draï

Si vous désirez obtenir toutes les informations liées à la diffusion des podcast, info, livrets...cliquez sur le lien suivant : <https://linktr.ee/essentielleMariachadrai>

Zivoug-l'âme soeur

- Myriam bat Hava
- Esther bat Sarah
- Deborah bat Sarah

Réfoua chéléma – Guérison de :

- Hava bat Turquia
- Nathan Moché Haï ben Myriam
- Moche Nethanel ben Rahel Mina
- Ouri ben Tsipora
- Tinok ben Simha Haya

Leiloui nishmat – Élévation de l'âme de :

- Fredj ben Benini
- Pierre Amram Benaim
- Mylène Noa bat Cathy Esther
- Rivka bat Nina
- Alia Liliane bat Yakout
- Fradji ben Kouka Sarah
- Lola bat Khmesha

SCANNEZ MOI !

